Quarante-deuxième Année — N° 7 UN NUMÉRO : 15 CENTIMES JEUDI 7 JANVIER 1897.

JOURNAL DE ROUBAIX

TARIF D'ABONNEMENT :

ROUBAIX-TOURCOING. . . Trois mois. . . 13 fr. 50. . . Six mois . . 26 fr. . . Un an. . . 50 fr.
NORD — PAS-DE-CALAIS — SOMME — AISNE . . . . . Trois mois. . . 15 fr.
Les autres Départements et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Prix des abonnements est payable d'avance. Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX & RÉDACTION
Roubaix, rue Neuve, 17. - Tourcoing, rue des Poubains, 42
Directeur-Propriétaire : ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS & ANNONCES :
Les Abonnements et Annonces sont reçus : à ROUBAIX, rue Neuve, 17. — A LILLE, rue du Curé-Saint-Etienne, 9 bis à PARIS chez MM. Havas, Laffite et Cie, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 28. — à BRUXELLES, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 6 JANVIER 1896

MIEUX QUE L'AUMONE

C'était il y a environ deux ans. Une jeune femme, Mlle Gayery, appartenant à une honorable famille de la bourgeoisie et vouée de tous temps aux soins des pauvres, conçut un projet admirable, celui de mettre en rapports directs les classes inférieures et les classes élevées, afin de fournir à celles-ci l'occasion de moraliser celles-là, de les instruire, de leur être utiles et de les relever.

Mlle Gayery s'inspirait de ce qu'elle avait vu en Angleterre et aux Etats-Unis, en Angleterre surtout, où, sous le nom de « Collège Settlements », existent des œuvres analogues à celle qu'elle se proposait de créer en France. Là-bas, elle en avait suivi de près le fonctionnement, constaté le succès et, à l'exemple de ce qui se passe à Londres, à Manchester, à Edimbourg, ailleurs encore, c'est dans les quartiers les plus populeux qu'elle entendait établir ces rapports entre les riches et les pauvres.

Convaincu que tout secours matériel donné aux pauvres est une erreur s'il n'est accompagné du secours moral et que ce qui importe, ce qui est préférable à l'aumône, c'est d'aider les malheureux à s'aider eux-mêmes, et pour cela, de leur prêter notre intelligence et notre cerveau, elle citait l'exemple de ces Settlements anglais, «maisons peuplées d'hommes et de femmes de cœur et d'intelligence qui se rapprochent des pauvres non pas comme s'ils venaient d'un monde différent, uniquement pour les visiter, mais comme s'ils étaient de leur monde, comme s'ils étaient des compatriotes, des voisins, habitant par choix les mêmes quartiers, les mêmes maisons, et décidés à frayer avec eux comme avec des amis ».

— Il faut, disait Mlle Gayery, que nous nous efforcions de prouver aux malheureux que nous trouvons à vivre avec eux *un vrai plaisir*.

Réconcilier deux classes que tout divise et sépare, tel était donc son but. Quant aux moyens, elle les résumait comme suit : « Attirer les riches vers les pauvres et les pauvres vers les riches par ce qu'il y a dans la famille de plus touchant, de plus attrayant, de plus intéressant : l'enfant. »

Un fois son projet mûri, sa résolution fut bientôt prise. Avec ses propres ressources et le concours d'un petit nombre de femmes animées du même esprit qu'elle, elle établit son quartier général à Popincourt, sur la paroisse Saint-Ambroise, qui compte quatre-vingt mille âmes. Une simple salle d'école fut mise à sa disposition.

La, elle offrait aux parents de recevoir les enfants pendant les journées de congé laissées par les écoles laïques et d'apprendre aux petites filles à coudre, à raccommoder, à se rendre utiles dans le ménage.

Les petites filles affluèrent. Au bout de quelques mois, non seulement les enfants, mais encore les parents considérant les Dames Travailleuses, — c'est le nom que ces nobles femmes se sont donné, — comme leur véritable Providence.

Par malheur, les ressources dont disposait Mlle Gayery s'étaient épuisées ; son entreprise à peine commencée menaçait de sombrer. C'est à ce moment qu'elle rencontra notre éminent confrère, le marquis Costa de Beauregard, de l'Académie française. Il s'enthousiasma pour l'œuvre. Dans une brochure où il raconte l'histoire des Settlements anglais, il plaida la cause des Settlements français. La marquise C... qu'on trouve partout où il y a du bien à faire, sollicita quelques personnes et l'œuvre en train de périr put se reconstituer.

Elle fonctionne maintenant, rue du Chemin-Vert, 36, dans un vaste local que, faute d'argent pour construire des cloisons, on a divisé en plusieurs salles, à l'aide de tentures en toile, et où on a pu ménager quelques chambres, — vraies cellules monastiques, — pour celles des Dames qui ont poussé le dévouement jusqu'à venir loger au siège même de l'œuvre. C'est là qu'on peut voir chaque jeudi et que j'ai vu ce premier essai — en petit bien entendu — de rapprochement entre les classes.

***

J'arrive rue du Chemin-Vert, un peu avant une heure. Aux abords de la maison attendent déjà des groupes de fillettes, les plus grandes donnant la main aux plus petites, achevant pour la plupart le reste de leur déjeuner. Une mère qui a accompagné sa fille me dit qu'on a si peur de ne pas arriver à l'heure qu'on part de la maison « le pain à la main. »

Soudain, un coup de cloche annonce l'ouverture des portes. Nous montons par un escalier étroit et sombre jusqu'au second. Derrière moi, un torrent tumultueux se précipite dans la première salle. Les enfants se jettent sur les cordes, les ballons, les volants, non sans avoir embrassé les Dames qui sont toutes là, attendant leur monde, ne sachant à qui répondre, tant sont nombreuses les étreintes de ces pauvres petites que chez elles on n'a pas le temps d'aimer et dont le cœur commence à s'épanouir dans cette atmosphère de tendre sollicitude.

Et si j'osais dire quelles femmes sont venues là pour leur prodiguer des trésors de maternelle affection ! Je n'ose; elles m'en voudraient de les nommer. Il y a là de belles jeunes filles, une, entre autres, radieuse de jeunesse et de bonne humeur, dont nous aimons tous et estimons le père, un homme de bien qui, dans le Parlement et à la tête d'un des plus importants établissements financiers de Paris, a marqué d'une empreinte ineffaçable tout ce qu'il a touché.

Bientôt, la cloche résonne de nouveau pour l'appel et le classement. Les enfants sont groupées par écoles. Elles se connaissent ainsi entre elles et chaque Dame a toujours le même groupe : école de la rue Servan, école de la rue Oberkampf, école de la rue Folie-Méricourt. Chaque groupe constitué, la Dame qui en est chargée s'en empare, ou plutôt les enfants s'emparent de la Dame et s'accrochant à sa jupe, se disputant sa main, tentant même de se suspendre à son cou, elles se rendent dans leur salle, s'installent en chantant sur les bancs.

On distribue l'ouvrage : ourlets, surgets, reprises sont tout prêts, marqués au nom de chacune, selon son savoir-faire. Pendant qu'elles travaillent, aidées et encouragées par la surveillante du groupe, la Travailleuse chef va de salle en salle, se dépense en conseils affectueux. Cela s'appelle « donner les avis. »

Très simple sa courte allocution, mais combien pratique ! Sagesse, obéissance, obligeance, dévouement aux petits frères, aide aux parents, voilà ce qu'elle prêche. En passant, elle parle de Dieu, que l'on connaît à peine parmi ces fillettes dont quelques-unes ne sont pas baptisées. Le sermon est émaillé d'histoires, interrompu par les chants, coupé de questions.

Devant moi, on en pose une.

— Quelle différence y a-t-il entre l'homme et l'animal ?

Personne ne répond. Les enfants se regardent. Puis, une blondinette de huit ans se lève.

— La différence, dit-elle, c'est que l'homme travaille plus que l'animal.

***

Le temps est employé de la sorte jusqu'à quatre heures et demie. Alors, on plie les ouvrages et a lieu la distribution des bons points. Pour l'exactitude, la tenue, le travail, la réponse aux questions, les enfants reçoivent des tickets roses dont le nombre peut s'élever jusqu'à cinq ou six pour chaque réunion et dont l'importance, comme on va le voir, est capitale.

Rue du Chemin-Vert, on ne donne rien si ce n'est affection, conseil, instruction, mais jamais l'aumône. On ne donne rien; mais on permet d'acheter et de payer en bons points. Tous les trois mois, une des modestes salles se transforme en bazar. Sur des tables sont les objets à vendre : vêtements, souliers, bas, tricots, chapeaux, mitaines, savons, papier, plumes, crayons, marqués en chiffres connus, payables en bons points. Chacun se sert suivant ses goûts et ses ressources.

Pour cette réunion trimestrielle, on appelle les mères par une invitation spéciale. On les prie en même temps de prendre part au goûter qui suivra la vente — du pain rougi de confitures, et le plus possible, du vin dans les carafes d'eau. Pour la plupart, elles répondent à cet appel et c'est là que s'établissent ces relations amicales qu'on a tant à cœur de faire naître.

Les Travailleuses font les honneurs de la réception.

— Bonjour, madame. Comme vous êtes aimable d'être venue ! Votre fille est bien sage, bien raisonnable. Elle doit avoir beaucoup de bons points, elle pourra faire des achats. Asseyez vous et causons.

Il ne faut pas plus de cinq minutes pour que la dure vie de l'ouvrier se révèle dans la conversation ainsi établie. La confiture aide au début. Il y a si longtemps qu'on n'en a mangé. C'est trop cher et aussi la viande.

A tout instant la porte s'ouvre. Les invitées entrent, se reconnaissent, se groupent. C'est un vrai salon. L'une d'elles est au moment de devenir mère. Une des Dames lui offre deux chaises, et tout le monde se met à rire. Mais, bientôt, on ne rit plus. Cet enfant qui va naître, c'est le cinquième.

— Et pas seulement de place chez nous pour le mettre ! gémit la mère. Nous n'avons qu'une chambre, un débarras, une cuisine, et ça nous coûte trois cents francs. Il est vrai que nous sommes au premier.

— Mais, hasarde la Dame, si vous logiez plus haut, ce serait peut-être meilleur marché.

— Non, c'est partout le même prix. A ceux qui logent en haut, on leur dit qu'ils ont de l'air et qu'il faut le payer; à ceux qui sont en bas, qu'ils n'ont pas à monter et que ça se paye aussi.

— N'avez-vous pas de bonnes journées de votre mari ?

— Hélas ! mon mari, c'est *un instruit*. Il est horloger et l'horlogerie, ça ne va pas. Les autres, ils ont travaillé pour le voyage du Tsar. Mais, le Tsar, il n'est pas venu pour les horlogers (*sic*).

Malgré tout, la vente est animée et très gai le goûter. L'une des mères porte aux Dames un toast touchant et déclare que sans les Travailleuses, on ne viendrait pas à bout des enfants. Aussi de quel accent pénétré elle remercie; et comme toutes ces pauvres femmes tiennent à ce que leurs filles ne soient pas renvoyées !

« Madame, écrivait l'une d'elles, vous devez me trouver bien impolie de ne pas vous avoir fait savoir pourquoi Marthe a manqué *l'école* depuis quelque temps. Vous m'excuserez, Madame, ma fille est nu-pieds. J'avais toujours l'espoir de lui acheter des chaussures. Mais je vois que je ne le pourrai encore cette semaine. C'est pourquoi, Madame, je vous préviens, dans l'espoir que vous voudrez bien garder la place à Marthe et ne pas la rayer de votre école. »

***

Cependant, puisqu'il est convenu que nous sommes ici en pleines relations sociales, on ne saurait recevoir les visites sans les rendre. Une des plus vaillantes auxiliaires de Mlle Gayery me disait qu'elle en avait fait plus de cent en une semaine. C'est au foyer de l'ouvrier où elle va s'asseoir qu'elle voit la misère dans toutes ses causes si multiples et se rend compte des remèdes à y apporter. Elle connaît ses familles, console, conseille, réprimande le mari quand il s'est grisé, et presque toujours, il vient le lendemain au siège de l'œuvre remercier des services rendus à sa femme et à ses enfants.

Il y est aussi reçu le dimanche. S'il est sans place, s'il a un avis à demander, on s'intéressera à lui. Toute femme du monde a des relations qui lui permettent de recommander ses protégés aux œuvres existantes ou à des personnages influents. Les Dames, quand elles ont pris une cause en mains, font tout ce qu'il faut pour la gagner. Ainsi se créent les rapports entre deux sociétés, celle qui est heureuse et celle qui souffre, celle qui peut aider et secourir, celle qui doit être aidée et secourue.

On n'avait d'abord ouvert les portes de l'œuvre qu'aux fillettes. Mais elles ont amené leurs frères. On ne pouvait les renvoyer; on les a accueillis dans une salle à part. Une Travailleuse du plus admirable dévouement a amené des petits garçons de sa famille pour l'aider dans sa tâche. Les élèves ont de cinq à huit ans, les maîtres de douze à quatorze, et c'est merveille de voir le zèle des uns, la docilité des autres.

Telle est la fondation de Mlle Gayery, qu'elle veut, comme en Angleterre, compléter en créant des cours pour les jeunes filles, des classes de garde où les enfants seraient reçus tous les jours en sortant de l'école, un dispensaire, des conférences pratiques pour les mères. Pourquoi ce qui a très admirablement réussi chez les Anglais et les Américains ne réussirait-il pas chez nous ?

Un mot pour finir.

C'est bien moins à la générosité qu'au dévouement que Mlle Gayery fait appel. Elle a la foi dans l'avenir de son œuvre. Elle sait que l'argent lui viendra. Ce qu'il lui faut surtout, ce sont des Dames : c'est ce qui manque. Et cependant, que de désœuvrées trouveraient là l'emploi de leur temps ! Que de cœurs qui n'ont personne à aimer se consoleraient en aimant les enfants qu'on a adoptés rue du Chemin-Vert et ceux qu'on adoptera au fur et à mesure que l'œuvre s'étendra dans d'autres quartiers.

ERNEST DAUDET.

LES ADIEUX DU GÉNÉRAL DE SAINT-MARS

Voici en quels termes le général Poilloüe de Saint-Mars adresse ses adieux au 12e corps d'armée :

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats,

» Par décret du président de la République du 29 décembre 1896, rendu en conseil des ministres, sur la proposition du ministre de la guerre, le général de division Guioth me remplace dans le commandement du 12e corps. Mes forces m'avaient trahi au moment des grandes manœuvres de la Charente; une grave indisposition m'avait, dans ces circonstances solennelles, privé de l'honneur de vous commander et j'avais dès lors résolu de disparaître aussitôt après la clôture des opérations de l'inspection générale et du classement de 1896.

» C'est une grande satisfaction pour moi d'avoir pour successeur notre excellent et sympathique général de la 24e division. Vous le connaissez depuis quatre ans, vous avez pour lui autant de respect que d'affectueuse confiance, et sa nomination assure dans la 12e région l'harmonie du commandement et le maintien des traditions.

» En vous faisant mes adieux, je vous remercie cordialement de votre dévouement au devoir, de votre ardeur au travail et de la perfection de vos sentiments. La France a raison d'exalter son armée qui reste fidèle au culte de toutes les vertus. Conservez votre noble devise militaire : « Honneur et patrie. »

» Aimez-vous et honorez-vous les uns les autres; en s'aimant les uns et les autres, c'est l'union, c'est le feu, c'est la force, c'est la patrie vivace et indépendante. En s'honorant les uns et les autres, c'est le respect mutuel, la grandeur des petits, c'est l'invincible élévation de tous les éléments de l'armée, chefs et soldats. C'est le vrai secret de la dignité individuelle et du bonheur de la vie en commun.

» Pour moi, j'emporte l'inoubliable souvenir du soldat français, cet être intelligent, simple et bon, qui donne gaiement plusieurs années de sa jeunesse à son pays, qui souffre sans se plaindre, qui se dévoue avec une abnégation sublime et qui meurt souvent obscur et radieux. Je lui avais voué toute ma sollicitude et toute mon affectueuse admiration.

» Limoges, 30 décembre 1896.

» Le général commandant le 12e corps,
» GÉNÉRAL DE SAINT-MARS. »

L'ÉLECTION DE BREST

Mgr de Cabrières, auquel la candidature avait été offerte de nouveau et, cette fois, par une députation d'ecclésiastiques de la troisième circonscription, a répondu à ces instances par la dépêche suivante adressée à M. le comte de Bourmont :

« Montpellier, 7281. 59. 3. 6 h. 55 s.

» Veuillez faire savoir que, très sensible aux démarches dont on m'a honoré, je maintiens cependant, de façon absolue et irrévocable, la résolution de ne pas accepter la candidature.

» Respectueux remerciements. » A. DE CABRIÈRES. »

L'*Autorité*, qui publie cette dépêche, ajoute qu'on ne croit pas au maintien de la candidature du P. Charmetant et elle en conclut que M. de Blois sera seul candidat.

L'*Univers* répond à cette information :

« Nous n'avons pas appris que le Père Charmetant veuille retirer sa candidature, et nous savons que les électeurs, désireux d'avoir pour député un évêque ou un simple ecclésiastique, n'ont pas abandonné leur idée. Nous croyons qu'une réunion prochaine le prouvera. »

L'ALLEMAGNE ET LA RUSSIE

Paris, 5 janvier. — Les journaux allemands avaient annoncé ces jours derniers que les négociations engagées avec la Russie pour régler l'application des tarifs douaniers à la frontière russo-allemande étaient heureusement terminées. Cette information était prématurée. S'il fallait même s'en rapporter aux apparences, on serait bien tenté de conclure que de sérieuses difficultés ont surgi au dernier moment qui ont empêché d'arrêter les clauses définitives d'un accord.

En effet, les délégués russes qui conduisaient à Berlin les négociations retournent à Saint-Pétersbourg sans avoir pris d'engagement ferme. Cela ne signifie point sans doute qu'on ne finira pas par s'entendre, mais il est du moins certain que les choses ne vont pas toutes seules et qu'il y a du tirage.

Le principal obstacle provient de ce que le gouvernement allemand voulait profiter des pourparlers actuels pour modifier en partie le dernier traité de commerce. Sous prétexte de faire disparaître les difficultés provoquées par l'interprétation contradictoire des clauses de ce traité, l'Allemagne voulait obtenir une diminution sur certains articles du tarif. Mais le gouvernement russe n'a pas voulu entrer dans cette voie. Il s'est refusé à procéder à une revision importante du traité de commerce et a, par conséquent, limité le champ des négociations.

Malgré que le résultat des conférences tenues à Berlin ait été gardé secret, certains détails ont transpiré au dehors et provoqué un vif mécontentement, surtout parmi les industriels allemands. Ce mécontentement est bien naturel parce que toutes les revendications concernant le dégrèvement des droits sur les produits manufacturés et en particulier sur les machines agricoles ont été rejetées.

Il se peut que, en dernière analyse, quelques concessions soient faites de part et d'autre, mais il apparaît clairement, à l'heure actuelle, que le résultat des négociations commerciales engagées à Berlin n'aura pas l'ampleur qu'on pouvait croire.

UN TRAITÉ SECRET

ENTRE LA RUSSIE ET LA CHINE

Londres, 5 janvier. — Le *Times* publie un long article ayant pour but de démontrer qu'un traité secret a été signé entre la Russie et la Chine.

Ce traité aurait été rédigé à Pékin avant le départ de Li-Hung-Tchang pour l'Europe.

Il aurait été négocié par le comte Cassini, chargé d'affaires de Russie à Pékin, et signé ensuite par Li-Hung-Tchang et par le prince Lobanof.

Le journal anglais estime que le traité en question équivaut à une véritable alliance entre la Russie et la Chine, ou mieux, à l'établissement d'un véritable protectorat russe en Chine.

Le traité Cassini implique la cession à la Russie de la Chine septentrionale, y compris le siège de la cour et du gouvernement chinois.

Liao-Chaon et Tanieuvan sont les deux portes de Pékin. Or, elles deviennent russes depuis le traité en question.

Par contre, la Russie assure l'obligation de défendre toute cette partie du Céleste-Empire contre les autres puissances.

C'est là une menace dirigée, non seulement contre les Japonais, mais encore contre tous les Etats ayant des relations avec la Chine.

Le journal anglais termine en exprimant l'espoir que le gouvernement britannique se montrera énergique et déterminé en ce qui concerne le maintien de ses droits et qu'il n'hésitera pas à agir d'une manière décisive au moment propice.

DEUX CRIMES A PARIS

UN MEURTRE A LA VILLETTE

Le quartier de la Villette à Paris a été mis en émoi dimanche soir par une scène de sauvagerie causée par des ivrognes.

Vers onze heures, un scieur de long, nommé Léon Xélot, âgé de dix-neuf ans, se trouvait sur le seuil de la maison qu'il habite, 133, rue de Crimée, lorsque trois individus passèrent devant lui en titubant et en chantant à tue-tête.

Le scieur de long eut l'imprudence de faire des observations aux trois individus qu'il reconnut pour de dangereux malfaiteurs. Aussitôt, ceux-ci se jetèrent sur le malheureux, l'accablèrent de coups et l'étendirent sur la chaussée en continuant de le frapper.

A ce moment, un ouvrier maçon qui passait voulut intervenir, mais il ne put empêcher les trois agresseurs de s'acharner sur leur victime.

Leur meurtre accompli, les trois misérables s'enfuirent, poursuivis par des gardiens de la paix et des habitants du quartier. Ils ont été rattrapés rue Tandore et tirèrent alors plusieurs coups de révolver qui n'atteignirent personne heureusement, mais qui arrêtèrent les poursuivants en permettant au trio de prendre la fuite.

On recherche activement les coupables.

Quant à la victime, son état est des plus graves : elle a reçu de nombreux coups de couteau.

***

UN MEURTRE RUE RIQUET

On trouvait l'autre nuit sur un trottoir de la rue Riquet, à Paris, un employé de commerce, âgé de trente-six ans, nommé Piquet, qui agonisait, frappé de coups de couteau.

La femme, avec laquelle il se trouvait, raconta que le malheureux avait été frappé par des malfaiteurs en voulant la défendre contre leurs insultes.

La victime, transportée dans un état désespéré à l'hôpital Saint-Louis, y mourut quelques heures après.

Avant sa mort, M. Piquet avait donné des détails très minutieux sur ses prétendus agresseurs.

Le chef de la Sûreté, à qui fut confié le soin de rechercher les coupables, fut frappé de certaines invraisemblances du récit de la victime; il acquit bientôt la certitude que Piquet n'avait pas dit la vérité.

L'instruction de cette affaire a dévoilé que la victime vivait depuis six ans avec une femme Sophie Depy, blanchisseuse, et que c'est à la suite d'une violente dispute que celle-ci frappa Piquet avec un couteau de boucher. Ce dernier ayant perdu connaissance, la jeune femme, désespérée de l'acte qu'elle avait commis, prodigua des soins au blessé. Piquet, revenu à lui, voyant son désespoir, voulut bien lui pardonner, et c'est alors que tous deux inventèrent la fable de l'agression.

A la suite de ces aveux, la femme Depy a été envoyée au Dépôt.

LES AFFAIRES D'ORIENT

Avertissement au sultan. — Le texte du mémorandum de l'ambassadeur de Russie

Londres, 5 janvier. — Voici, d'après le *Times*, le texte de la note adressée par l'ambassadeur de Russie au sultan le 23 décembre :

« L'ambassadeur de Russie est chargé de déclarer au gouvernement ottoman que s'il porte atteinte aux droits du conseil de la Dette publique et touche aux revenus qui ont été concédés aux porteurs des fonds turcs, la Russie se verra obligée de réclamer, au même titre que les autres puissances, l'institution d'une commission financière internationale prévue par le protocole numéro dix-huit du Congrès de Berlin et qui serait chargée d'étudier la situation de l'empire ottoman et de fixer la part des revenus qui pourrait être attribuée à ses créanciers.

» Comme dans de pareilles circonstances, et en vertu même du décret de Moharem, l'arrangement conclu entre le gouvernement ottoman et ses créanciers deviendrait caduc et que ces derniers reprendraient tous leurs anciens droits, le gouvernement impérial se plaît à espérer que la Sublime Porte comprendra combien cette éventualité pourrait lui être funeste, et s'abstiendra de tout acte capable de l'y conduire. »

Londres, 5 janvier. — D'après une dépêche de Sébastopol au *Daily Graphic*, le bruit court dans les cercles militaires et maritimes que la Russie obtiendra, dans le courant de cette année, le privilège exclusif de faire passer des Dardanelles dans la mer Noire ses navires de guerre.

D'autre part, d'après une dépêche de Constantinople adressée au *Times*, le ministre des affaires étrangères a informé cette après-midi les drogmans des ambassades que tous les Arméniens détenus actuellement dans les prisons seraient remis en liberté avant demain soir.

PROFESSEUR DE RESPIRATION

S'il fallait rappeler le sort malheureux d'hommes de génie devenus immortels quand ils ont été morts, cela nous mènerait un peu loin. Ce n'est pas Goblard qui s'en plaindrait, certes, lui savant et méconnu comme tant de ses illustres prédécesseurs, mais les vulgaires bourgeois qui liront son procès trouveraient peut-être que sa découverte n'est pas sérieuse, et on aurait beau leur dire que Salomon de Caux et tant d'autres n'ont pas, eux non plus, été pris au sérieux, ils persisteraient dans leur opinion.

Goblard est prévenu de mendicité.

M. le président. — Quelle est votre profession ?

Le prévenu. — Professeur.

M. le président. — Professeur de quoi ?

Le prévenu. — Professeur de respiration. (*Mouvement d'étonnement dans l'auditoire*).

M. le président. — Qu'est-ce que c'est que cet état ?

Le prévenu. — Monsieur le président, j'ose dire que je pourrais être un des bienfaiteurs de l'humanité si mon système était connu et répandu, car alors, messieurs, vous verriez disparaître peu à peu cette horrible maladie qu'on appelle la phtisie pulmonaire...

M. le président. — Voyons, voyons : laissons-là votre découverte et expliquez-vous sur le délit de mendicité qui vous est reproché.

Le prévenu. — Monsieur le président, je nie formellement avoir mendié

M. le président. — Vous alliez mendier à domicile, et c'est une des personnes chez lesquelles vous vous êtes présenté qui, ne pouvant pas se débarrasser de vos obsessions, vous a remis à un gardien de la paix.

Le prévenu. — Monsieur le président, ai-je ou non le droit de me défendre ?

M. le président. — Sans doute, vous avez ce droit.

Le prévenu. — Eh bien, ma défense est toute dans ma découverte. Je maintiens que le jeu, habilement dirigé, des poumons donne de la force à cet organe essentiel. Vous me direz que l'être vivant a reçu de la nature les moyens de respirer; que l'enfant respire en naissant, etc., etc.; oui, tout respire, mais à tort et à travers, et, d'ailleurs, la maladie de la phtisie me donne raison. Eh bien, messieurs, j'ai inventé un moyen de donner à la respiration naturelle une direction salutaire. Tenez !... je l'indique ici à tous : tous les matins en vous levant et tous les soirs en vous couchant (du reste, chaque fois que vous en avez le temps) tenez-vous droit, cambrez-vous, avancez la poitrine, rentrez vos bras et, arrière, puis aspirez longuement... comme cela.... puis expirez ainsi... Avec cet exercice... (*La suite de la démonstration est couverte par les rires de l'auditoire.*)

Le prévenu (*avec dédain*). — Peuple d'imbéciles.

M. le président. — En voilà assez. Vous niez avoir mendié ?

Le prévenu. — Je me suis présenté dans des maisons, oui, pour offrir mes leçons; diverses personnes m'ont présenté une pièce d'un franc, que je n'avais pas sollicitée, mais...

M. le président. — Vous vous êtes échappé des mains de l'agent et vous avez pris la fuite, puis, après une course de vingt minutes, vous vous êtes arrêté.

Le prévenu. — Parce que j'avais perdu la respiration (rires); oui, je me sauvais, c'est un instinct naturel, l'instinct de la liberté ! Je ne suis pas un malfaiteur, je n'ai jamais subi de condamnation.

M. le président. — Pardon ! Vous en avez subi six pour mendicité, toujours.

Le prévenu. — Toujours comme cette fois, oui : si j'avais les moyens de faire 100,000 francs de réclame dans les journaux et d'ouvrir un cabinet luxueux où j'enseignerais l'art de respirer, je serais bientôt célèbre et riche...

M. le président. — Laissez le tribunal délibérer.

Le prévenu. — ...et décoré.

Le tribunal condamne le professeur de respiration à quinze jours de prison.

JULES MOINEAUX.

NOUVELLES DU JOUR

Une manifestation anarchiste à Paris. — Devant l'hôtel de l'ambassade d'Espagne. — Charges de la police. — Cinq arrestations.

Paris, 5 janvier. — Le journal le *Libertaire* avait organisé ce soir au Tivoli-Vaux-Hall un meeting de protestation contre l'Espagne, auquel s'étaient rendues 1200 personnes.

Plusieurs orateurs anarchistes ont flétri la conduite des Espagnols à Cuba et aux Philippines, ainsi qu'à l'égard des anarchistes de Barcelone.

A la fin de la réunion un réfugié espagnol propose une manifestation devant l'ambassade d'Espagne.

On l'acclame et on crie : « A bas Canovas, à bas l'inquisition ».

A la sortie, deux cents personnes se rendent jusqu'à la place de l'Opéra, où les agents les dispersent.

Le groupe se reforme ensuite et monte le boulevard Malesherbes.

Au coin de la rue Saint-Lazare et de la rue de la Pépinière, un sergent-major et un sergent sont insultés par la foule qui crie : « A bas l'armée, vive l'anarchie. »

De nouvelles clameurs sont poussées devant la caserne et devant l'église Saint-Augustin.

Les manifestants, que les agents trop peu nombreux ne peuvent disperser, arrivent boulevard de Courcelles, devant l'ambassade d'Espagne.

Les agents se précipitent devant les portes de l'Hôtel pour en barrer le passage aux manifestants.

Ceux-ci se rendent devant les grilles du parc Monceau et, pendant un quart d'heure, font entendre des huées, des cris, des sifflets.

A ce moment, des agents du 17e arrondissement conduits par un sous-brigadier font une violente charge.

Les manifestants, surpris, fuient dans toutes les directions.

Les agents poursuivent les fuyards et parviennent à saisir cinq d'entre eux, qui sont conduits au poste.

Vers minuit et demi une escouade d'agents est venue pour protéger les abords de l'ambassade.

Les individus arrêtés seront interrogés demain.

Ajoutons qu'à l'issue du meeting une adresse de sympathie avait été télégraphiée aux anarchistes espagnols.

Un duel entre M. P. de Cassagnac et M. Ephrussi

Paris, 5 janvier. — Une rencontre, dont on s'occupe beaucoup depuis plusieurs jours dans quelques cercles, doit le *Figaro*, aura lieu demain entre M. Paul de Cassagnac, directeur de l'*Autorité*, et M. Maurice Ephrussi.

L'arme choisie est le pistolet.

COURSE DE PARIS DU 6 JANVIER

FONDS D'ETAT FRANÇAIS & ÉTRANGERS

Pr. clôt.		Ouvert	Clôture.
102 20	3 0/0 comptant	102 35	102 40
102 12	3 0/0 terme	102 42	102 52
....	3 0/0 Amort. compt.	101 10	100 70
....	3 0/0 » terme	106 05	....
105 95	3 1/2 comptant	106 ..	106 07
105 95	3 1/2 terme	106 ..	....
92 75	Emprunt Tonkin	92 75	93 25
405 ..	Argentins	402 ..	405 ..
....	Autriche	1 5	....
69 60	Brésil	70 ..	....
....	Chine 4 0/0	100 50	100 60
....	Egypte unifiée	106 60	105 75
....	Espagne exter. compt.	62 70	63 50
61 45	— terme	61 75	62 25
94 ..	Italien 5 0/0 comptant	94 ..	94 10
93 87	— terme	93 90	94 20
....	Hongrois 4 0/0	100 10	....
25 85	Portugais 3 0/0 compt.	25 75	26 ..
....	» terme	25 10	26 ..
20 50	Turc (série D) terme	20 10	20 75
103 35	Russe 4 0/0 1889	103 20	....
....	— 3 0/0 1891	93 85	93 90
....	— 4 0/0 1893	105 75	....
102 ..	— 3 1/2 1894	102 ..	102 30

OBLIGATIONS DU CRÉDIT FONCIER, DES VILLES ET DES CHEMINS DE FER (Cours au comptant)

		Pr. cl.		Pr. cl.		Clôt.
62 ..	Bons 1887	63 ..	1068 ..	A. Demnes		457 ..
53 25	— 1888	53 50	477 50	Est 3 0/0 anc.		455 50
507 50	Commun. 1879	510 ..	480 ..	— nouv.		483 ..
556 50	— 1880	556 75	485 50	Nord 3 0/0 anc.		486 25
402 50	— 1891	402 50	....	Nord 2 1/2		....
509 ..	— 1892	511 ..	488 75	— nouv.		490 ..
....	Foncières 1877	....	484 ..	Orléans 3 0/0 a.		485 50
....	— 1879	503 ..	483 50	— n.		484 ..
467 ..	— 1883	466 ..	450 ..	Orléans 2 1/2 0/0		450 ..
501 75	— 1885	502 ..	485 ..	Ouest 3 0/0 anc.		486 ..
461 ..	— 5e 1885	463 ..	459 50	— nouv.		461 ..
490 ..	F. 90 fr. p. 1895	490 ..	450 ..	Sud de France		452 ..
470 ..	Obl. 1855-60 3 0/0	....	461 ..	Econom. 3 0/0		463 ..
578 ..	— 1865 4 0/0	575 ..	101 25	Ville Lyon 1880		102 ..
425 ..	— 1869 3 0/0	434 ..	....	Marseille 1877		411 50
424 ..	— 1871 3 0/0	424 ..	....	Bordeaux 3 0/0		425 ..
581 ..	— 1875 4 0/0	580 50	523 50	— 1884		524 50
481 ..	— 1876 4 0/0	483 ..	....	Montpellier 1898		....
466 ..	— 1886 3 0/0	466 ..	501 50	Dette Tunis.		495 ..
102 50	— 1/4	103 50	....	P.-L.-M. fus. a		....
392 50	— 1892 2 1/2	393 ..	....	— fus. n.		....
100 75	— 1/4	101 ..	....			

Bourse commerciale de Paris du 6 janv. 1897

	Ouv.	Clôt.		Ouv.	Clôt.		Ouv.	Clôt.
Alcool			**Avoines**			**Farines**		
Cour	32 50	32 50	Cour.	15 30	15 40	Cour.	46 75	46 70
Proch.	32 75	33 ..	Proch.	15 25	15 60	Proch.	47 25	47 ..
M.-Av.	33 25	33 50	M.-Av.	16 20	16 45	M.-Av.	48 25	48 65
4 mai	34 ..	34 ..	4 mars	16 35	16 50	4 mars	49 ..	48 85
Blés			4 mai	16 35	16 50	4 mai	49 ..	48 85
Cour	21 50	21 90	**Lin**			Corbeil	54 ..	51 ..
Proch.	22 25	22 25	Cour.	41 50	41 50	**Sucres**		
M.-Av.	23 05	23 ..	Proch.	41 ..	41 75	Cour.	37 ..	37 25
4 mars	23 45	23 45	M.-Av.	42 50	42 50	Proch.	37 25	37 50
4 mai	23 45	23 45	4 mai	43 75	44 ..	4 mars	37 75	38 ..
Seigles			**Colza**			4 mai	38 25	38 50
Cour.	14 75	15 25	Cour.	55 50	55 50	4 oct.	38 25	38 50
Proch.	14 75	15 25	Proch.	56 ..	56 ..	Roux.	32 42	32 42
M.-Av.	14 50	14 40	M.-Av.	56 50	56 50	Raffin.	97 ..	97 ..
4 mars	14 50	14 50	4 mai	57 25	57 25	Circulat.	....	....
4 mai	14 50	14 50						

BOURSE DE LILLE DU 6 JANVIER

(*par fil téléphonique spécial*)

VALEURS	Compt	Cours précéd.	VALEURS	Compt.	Cours précéd
Lille 60, r. 400	....	441 ..	*OBLIGATIONS*		
» 90, r. 500	....	503 ..	Bains Illois.	....	500 ..
» 68, r. 500	....	513 ..	Union Ind. N.	....	140 ..
» 77, r. 500	....	504 ..	Gaz de Wazem	....	531 ..
» 84, r. 400	....	406 ..	Ch. d. fer Econ.	....	495 75
» 84, 1/4	....	405 .